

A close-up portrait of Monique Jérôme-Forget, a woman with shoulder-length blonde hair, wearing a black and white tweed jacket and a black necklace with a silver clasp. She is looking directly at the camera with a slight smile.

BRIGITTE  
PILOTE

MONIQUE  
JÉRÔME-FORGET

## De la même auteure

*Motel Lorraine*, Stanké, 2013

*Mémoires d'une enfant manquée*, Stanké, 2012

BRIGITTE  
PILOTE

# MONIQUE JÉRÔME-FORGET

BIOGRAPHIE



## Prologue

«Je t'invite à la maison, avait spontanément déclaré Monique Jérôme-Forget lorsque nous avons convenu de la date de notre premier entretien. On travaillera en mangeant, avec un verre de vin. Ce sera plus sympathique.»

Le jour venu, elle m'ouvre la porte avec cet irrésistible sourire qui dut désarmer ses adversaires politiques à maintes occasions. Elle se montre surprise que je lui offre un petit présent. «Tu ne vas pas m'apporter un cadeau chaque fois qu'on va se rencontrer, j'espère!» Je lui dis que ce sont des exemplaires de mes deux romans, qu'elle avait manifesté l'intérêt de lire. Elle est ravie.

Son lieu de vie à Montréal ressemble à ce que j'avais imaginé. Je découvre d'abord la magnifique cuisine, digne du cordon-bleu que Monique Jérôme-Forget a la réputation d'être. Par les arts de la table, n'allais-je pas tarder à le constater, elle exprime sa créativité et son sens de la fête. «Je mélange de la vaisselle de plusieurs styles et couleurs, je plie chaque serviette différemment. En plus d'un bon repas, je veux offrir à mes convives une table attrayante.»

Elle fait occasionnellement appel à un traiteur pour ses réceptions, mais prépare le plus souvent elle-même le repas. « J'adore cuisiner ! Quand je faisais mon doctorat, ça m'a beaucoup frustrée de manquer de temps pour préparer des repas plus élaborés à ma famille. Mon fils Nicolas et ma fille Élise se font un malin plaisir de répéter qu'à cette époque ils ont mangé du pain de viande tous les jours ! Ils exagèrent, mais c'est un fait que les menus étaient moins variés que je l'aurais souhaité. »

Autour d'une grande table joliment dressée, son entregent et son tempérament de bonne vivante trouvent l'environnement idéal où s'épanouir. Elle reçoit très souvent parents et amis, et sa générosité s'étend à d'autres qui ne font pas partie du cercle de ses intimes et qu'elle reçoit pourtant avec les égards que l'on réserve habituellement aux proches. Comme ce groupe de jeunes avocates qu'elle a prises sous son aile de mentor ou ces seize femmes invitées chez elle le lendemain de notre entretien, à qui elle veut présenter Suzanne Fortier, la nouvelle principale et vice-chancelière de l'Université McGill. Depuis plusieurs décennies, chez Monique Jérôme-Forget, des amitiés se sont tissées, des contacts professionnels se sont créés et des échanges fructueux ont eu lieu, toutes allégeances confondues.

Elle me raconte qu'alors qu'elle était vice-présidente du Conseil consultatif canadien sur la situation de la femme, au début des années 1980, elle avait réuni chez elle une vingtaine de personnes, dont Pauline Marois, ministre d'État à la Condition féminine du Québec, et Judy Erola, ministre responsable de la Condition féminine à Ottawa. Estimant que les deux femmes gagneraient à établir un lien personnel pour faire avancer les questions relevant de leurs ministères respectifs, l'hôtesse les avait « enfermées » ensemble dans une pièce. La conversation ne s'était pas éternisée, mais les deux ministres avaient eu un tête-à-tête. À sa façon, Monique Jérôme-Forget a toujours voulu favoriser les rencontres entre des personnes qui ne se seraient peut-être jamais croisées autrement.

Nous prenons l'apéritif dans le salon. Les souvenirs de ses nombreux voyages y tiennent une place de choix, dont

cet imposant bouddha de Birmanie et les trois sabres japonais fixés au mur, au-dessus du fauteuil où elle m'invite à m'asseoir. Elle me confie que l'envie lui prend parfois de refaire entièrement la décoration, dans un style épuré. « Mais tous ces objets ont une telle valeur sentimentale pour mon mari et moi qu'à vrai dire je ne m'imagine pas m'en départir. »

Sachant qu'elle a hésité à s'investir dans ce projet de livre, je lui demande pourquoi. « Trop souvent, dans ce genre de récit, les gens ne font que mousser leur succès. Ils veulent nous présenter leurs meilleurs coups et cela rend le propos plutôt ennuyant. Je regrette, mais les personnalités publiques ne sont pas parfaites. Comme tout le monde, elles ont des défauts, commettent des erreurs, vivent des difficultés et des échecs. Je n'ai pas envie que les gens m'idéalisent, qu'ils me prennent pour ce que je ne suis pas. Je doute qu'on puisse être une inspiration pour quiconque en présentant seulement une facette glorieuse de soi-même. »

Pas d'hagiographie, donc. Ni de règlements de comptes. Car le ressentiment ne semble pas avoir de prise sur Monique Jérôme-Forget : entrée en politique à un âge mûr, forte de son expérience dans la haute fonction publique, elle connaît trop bien les règles du jeu pour tenir quiconque responsable des affronts qu'elle a pu subir. Elle a vite compris que sur l'échiquier du pouvoir la reine peut du jour au lendemain devenir cavalier ou pion, peu importe l'estime dans laquelle la tiennent réellement les autres joueurs.

Nous sommes d'accord que le livre devra refléter les traits de personnalité que sa carrière politique a mis en relief : sa droiture et son franc-parler, jugé parfois brutal par certains journalistes, mais fort apprécié des citoyens, à l'heure où le cynisme à l'endroit de la classe politique atteint des sommets. « Avec moi, il n'y avait pas de langue de bois ni de faux-semblants. Je donnais l'heure juste, même si ça ne faisait pas l'affaire de tous. »

En quittant la politique, en 2009, elle s'attendait à ce qu'on l'oublie. Or, pratiquement chaque jour elle se fait aborder dans la rue. « Les gens m'appellent encore Madame

la ministre. Ils me disent qu'ils s'ennuient de moi et souhaitent mon retour à l'Assemblée nationale», rapporte-t-elle. En souriant, elle leur répond qu'ils auraient dû lui témoigner leur appréciation plus souvent alors qu'elle était en fonction. Manière élégante de leur signifier que ce n'est plus maintenant, mais alors qu'elle vivait les éprouvants derniers mois de sa carrière politique, qu'elle avait besoin de cette tape dans le dos.

Elle est très touchée lorsque des jeunes femmes lui disent qu'elle représente pour elles un modèle, doutant toutefois de mériter ce compliment. «Je suis une femme bien ordinaire. Au fond, j'ai eu beaucoup de chance», affirme-t-elle avec une candeur étonnante de la part de celle à qui l'on reconnaît beaucoup d'assurance et du panache.

Au cours de nos entretiens, elle a évoqué plusieurs fois la chance, ce qui me faisait sourciller. J'y voyais un résidu de la modestie féminine dont il me semblait qu'une femme ayant ses états de service aurait dû être débarrassée. Demandez à un homme de sa trempe d'expliquer son succès, il ne vous parlera pas du sort favorable, mais de ses qualités et de ses compétences.

Monique balaie mon argument du revers de la main et insiste: «Bien sûr que la chance existe! D'abord, j'ai eu la chance d'avoir de bons parents. Pas instruits, mais aimants et qui s'intéressaient sincèrement à leurs filles. Puis j'ai épousé un homme extraordinaire avec qui j'ai eu deux beaux enfants. Il y a de la chance, là-dedans, car le partenaire que tu croyais idéal peut s'avérer tout autre avec le temps. Certaines personnes sont très malchanceuses. Tu as neuf ans et tu perds tes parents... C'est l'âge qu'avait mon père quand sa mère l'a placé à l'orphelinat, parce que l'homme avec qui elle venait de se remarier ne voulait rien savoir de cet enfant. J'appelle ça de la malchance.»

Ce qu'il fallait que je comprenne par ce thème de la chance, c'est que Monique est habitée par un fort sentiment de gratitude à l'égard des largesses que la vie lui a consenties, au nombre desquelles elle range son caractère joyeux, de même que sa santé et son inépuisable énergie.



Elle s'émerveille encore de sa relation de plus de cinquante ans avec son mari, Claude Forget, dont elle s'est éprise dès leur première rencontre. Il a été ministre des Affaires sociales de 1973 à 1976, dans le cabinet de Robert Bourassa, et nous imaginons facilement qu'il fut pour elle un précieux conseiller lorsqu'elle fit à son tour son entrée en politique. Mais peu de gens savent que pendant les dix années que Monique Jérôme-Forget a vécues sous les projecteurs, son époux s'est employé à préserver l'espace intime indispensable à son équilibre. Auprès de lui, la Dame de fer pouvait retirer son armure et déposer les armes. « Il m'attendait avec un bon repas. Nous mettions la politique de côté, même lorsque je pilotais des dossiers très chauds. Claude est doué pour le *tender loving care*. Il a été formidable. » Derrière chaque grande femme se cacherait-il un homme attentionné ?

La question suivante a servi de fil conducteur à l'élaboration du livre : quand on naît de sexe féminin, en 1940, dans un quartier populaire de Montréal, que l'on vit son enfance et son adolescence avant la Révolution tranquille, comment en vient-on à occuper les plus hautes fonctions dans l'appareil d'État ?

« Les gens semblent croire que je suis sortie de la cuisse de Jupiter. J'ai pourtant été élevée dans une famille de la classe moyenne où les études supérieures n'étaient pas valorisées. Je me suis mariée très jeune et j'ai étudié tout en élevant mes deux enfants. »

Le livre repose sur plusieurs entretiens échelonnés sur neuf mois, de novembre 2013 à juillet 2014. J'ai compris rapidement que Monique éprouvait un profond mépris pour l'orgueil sous toutes ses formes. C'est parfois par mes recherches et auprès de ses proches que j'ai appris des réalisations et anecdotes qu'elle n'aurait jamais mentionnées, les jugeant peu dignes d'intérêt.

J'ai fait des entrevues avec Claude Forget, ainsi que quatre personnes qui ont côtoyé de très près la ministre : Jean Charest, ancien premier ministre et chef du Parti libéral du Québec, Lucien Bouchard, ancien premier ministre du

Québec, ainsi que Véronique Mercier et Luc Meunier, qui furent respectivement sa chef de cabinet et son secrétaire au Conseil du trésor. Leurs propos jettent un autre éclairage sur la personnalité de Monique Jérôme-Forget et sa contribution à la politique québécoise.

Nous souhaitons que ce récit trouve un écho tant chez les gens qui ont suivi sa carrière publique que chez les lectrices et lecteurs qui la découvriront dans ces pages. Monique Jérôme-Forget dédie tout particulièrement ce livre aux jeunes femmes. Par l'exposé de son propre parcours, elle veut les inciter à croire en leurs moyens et à occuper la place qui leur revient dans notre société. « J'aime beaucoup les jeunes, affirme-t-elle avec chaleur. C'est ce qui m'intéresse le plus, présentement : les aider à réaliser leur plein potentiel, à réussir leur carrière tout en s'accomplissant dans leur vie personnelle. Je le fais avec beaucoup de plaisir. À l'âge que j'ai, je considère maintenant que c'est ma mission. »

Pour commencer, elle se remémore un événement survenu dans sa tendre enfance, qui révèle un trait de caractère qui allait s'avérer déterminant dans sa carrière.

Partie I

**La jeune fille  
au chapeau vert**



## Du balcon à l'arène

Quand ma mère racontait cet incident survenu lorsque j'avais à peine deux ans, on pouvait encore percevoir dans sa voix la frousse qu'elle avait ressentie.

Nous habitions sur l'avenue de Gaspé, dans le quartier Villera, à Montréal. Maman m'avait installée sur le balcon pour que je puisse prendre l'air pendant qu'elle vaquait à ses occupations à l'intérieur. Cela se faisait couramment, à l'époque. Les mères ne se sentaient pas obligées de divertir leurs enfants toute la journée comme cela semble être devenu la norme aujourd'hui. Pour que je joue en toute sécurité, elle avait installé une clôture attachée par une vingtaine de nœuds.

Quelque temps après, elle a entendu un homme crier : « Eille, ôte-toi du chemin, t'es trop petite pour être dans la rue ! » Pas trop futé, le type, de n'avoir pas eu le réflexe d'aller sonner à la porte pour voir à qui appartenait ce bébé. Ma mère s'est précipitée dans la rue pour constater avec effroi que je m'étais effectivement échappée ! Elle ne pouvait pas croire que j'avais réussi à défaire les nœuds un à un.

Le balcon m'avait probablement semblé un terrain de jeu trop étroit, alors qu'il y avait la rue, tout près, beaucoup plus intéressante. Pendant combien de temps m'étais-je appliquée à défaire les nœuds patiemment avec mes petits doigts d'enfant? Je n'en ai aucune idée, mais disons que j'avais déjà en moi cette ténacité qui m'habite toujours aujourd'hui.

Je peux travailler longtemps pour atteindre mes buts, et lorsque quelque chose me tient à cœur, rien ne peut m'arrêter. Ma sœur Jocelyne, de quatre ans mon aînée, s'en souvient bien : devant mes parents, alors qu'elle argumentait et tempêtait pour s'opposer à l'une de leurs décisions, je choisisais plutôt de rester silencieuse et calme. En apparence, j'avais l'air de me soumettre à leurs volontés, mais je n'en faisais néanmoins qu'à ma tête.

Pour réussir en politique, il faut avoir une grande détermination et démontrer une combativité à toute épreuve. Ce n'est pas par hasard que l'on dit « l'arène politique ». Les lions, ce sont vos adversaires, qui n'hésiteront pas à vous tailler en pièces dès qu'ils en auront la chance.

Cette culture de l'affrontement entraîne parfois des coups en bas de la ceinture, appréciés – voire encouragés – par les journalistes qui couvrent l'actualité politique. Si vous parvenez à créer la controverse, les médias s'intéresseront à vous. Les politiciens apprennent vite qu'il leur faut à tout prix occuper le territoire, quitte à devoir casser du sucre sur le dos de quelqu'un. Sinon, un autre le fera à leur place.

Le personnel de mon cabinet ne manquait jamais de m'informer que tel journaliste « cherchait la nouvelle ». D'ailleurs, l'apparition des chaînes d'actualité en continu a exacerbé cette tendance. C'est devenu un vrai casse-tête pour les médias que de remplir tout ce temps d'antenne et de soutenir l'intérêt du public. Sans parler des réseaux sociaux, qui permettent à n'importe qui de propager de l'information capable de susciter la polémique.

Pour son essai *Les femmes en politique changent-elles le monde?* (Boréal, 2010), la journaliste Pascale Navarro a interrogé une vingtaine de politiciennes québécoises, dont moi. Il est

notamment ressorti de ces entretiens que la dimension guerrière de l'exercice parlementaire répugne généralement aux femmes intéressées à prendre part au débat politique et qu'elle représente l'un des principaux obstacles au recrutement de candidates.

Les hommes se sentent d'emblée plus à leur aise que les femmes dans l'arène politique. Peut-être parce que, en pratiquant des sports rudes comme le hockey, ils se sont frottés très jeunes à des formes de compétition qui leur ont appris à faire la part des choses entre ce qui relève des impératifs de la joute et ce qui est de l'ordre de la confrontation personnelle. À Québec, les députés organisaient des parties de hockey où des adversaires politiques se retrouvaient dans la même équipe. Ils allaient ensuite se détendre en prenant un rafraîchissement ensemble, parfaitement capables de mettre leurs différends de côté.

J'ai fait mon entrée à l'Assemblée nationale en même temps que Line Beauchamp, à la suite des élections de 1998. Elle fut une collègue formidable et nous sommes toujours amies. Je me suis souvent permis de déclarer publiquement qu'elle ferait une excellente première ministre.

Nous étions dans l'opposition et, en bonnes élèves, nous observions ce qui se passait au Parlement avec grand intérêt. Or, les échanges entre les élus, lors de la période de questions, nous estomaquaient. Un ministre qui traite son critique de l'opposition de crétin, ce dernier qui réplique avec une égale grossièreté; les exemples disgracieux ne manquent pas. Les regards que nous nous jetions, Line et moi, en disaient long. Nous les trouvions odieux. Toutefois, nous avons vite saisi que pour participer au débat nous devions entrer dans la parade. Quelques mois après, nous faisons pareil et y prenons même un certain plaisir.

Bien que réticente au départ, j'ai donc accepté de jouer selon ces règles. Mais ce jeu entraîne parfois des comportements extrêmes. Suis-je parfois allée plus loin que je l'aurais souhaité? Oui. Certains m'en veulent encore, j'en suis sûre, et je peux les comprendre. À la longue, le climat de

l'arène parlementaire a fini par me lasser, jusqu'à peser dans la balance lorsque j'ai songé à quitter la politique.

La politique pourrait-elle être pratiquée autrement? Une représentation féminine plus importante à l'Assemblée nationale permettrait-elle d'instaurer un nouveau mode d'interaction misant davantage sur la coopération? Je le souhaite sincèrement.

\*

La ténacité que j'avais déjà toute petite, j'ai eu plusieurs occasions de l'affûter tout au long de ma scolarité.

Dans les années où j'ai fait mon cours primaire et mon secondaire, deux philosophies s'opposaient concernant l'instruction des filles: celle qui prônait une éducation axée sur les compétences familiales et l'autre qui valorisait une formation intégrale, semblable à celle qu'on offrait aux garçons. Les filles qui suivaient cette seconde filière étaient principalement issues de la bourgeoisie.

Souvenons-nous qu'à l'époque la femme était considérée comme complémentaire à l'homme, mais pas comme son égale à proprement parler. Sa place étant auprès de son mari et de ses enfants, à quoi bon lui inculquer toutes ces connaissances qui ne lui serviraient à rien? Ma mère disait que si elle avait eu un fils elle l'aurait envoyé à l'université, mais que pour des filles ce n'était pas important. Un cours commercial suffisait.

Mes parents tenaient tout de même à ce que leurs deux filles apprennent l'anglais. Ils ont donc inscrit ma sœur Jocelyne à l'école Luke Callaghan, après son cours primaire. Malgré la difficulté supplémentaire que représentait l'apprentissage d'une nouvelle langue, Jocelyne, brillante élève, s'est classée première au Québec aux examens provinciaux. Par conséquent, ma mère crut bien faire en m'inscrivant également à l'école anglaise...

Contrairement à ma sœur aînée, je ne me suis pas adaptée à ce nouvel environnement. J'avais été première de classe pendant tout le primaire, et soudain, je me retrouvais dans



une école où je ne comprenais rien ! Plusieurs années après, quand j'ai vécu à Londres, puis lorsque j'ai étudié à l'Université McGill, j'ai appris cette langue seconde avec facilité. Mais à douze ans, cela représentait un changement trop radical.

Après deux jours, j'étais bien décidée à quitter cette école. Mes parents ont rapidement pris la mesure de ma détermination. Ils ont compris qu'il valait mieux céder et m'inscrire dans un établissement francophone. Je leur suis reconnaissante de m'avoir permis de m'écarter de la voie qu'ils avaient tracée pour moi, même si cela dut leur causer beaucoup de soucis. Très jeune, je savais d'instinct ce qui me convenait ou pas.

J'ai terminé mon secondaire à l'école francophone, puis le directeur a persuadé mes parents qu'il serait dans mon meilleur intérêt de m'envoyer à l'Institut familial et social de Montréal des Sœurs du Bon Conseil, sur le boulevard Saint-Joseph. C'était ce qu'on appelait une école ménagère, qui dispensait des cours d'économie familiale nous préparant à devenir de bonnes mères de famille. On nous enseignait le tricot, la couture et la cuisine, ce qui ne correspondait pas du tout à ce que j'avais envie d'apprendre. Cet institut avait certes sa pertinence, mais combien de jeunes filles douées pour l'étude ont ainsi été privées d'une instruction plus poussée ?

Pendant une année, j'ai suivi les cours de l'Institut, d'abord comme pensionnaire (un calvaire pour l'adolescente plutôt rebelle que j'étais), puis comme externe. Cet environnement ne me convenait pas, et j'ai été une seconde fois capable de faire valoir mon point de vue à mes parents. J'ai de nouveau changé d'école et j'ai fréquenté le collège Basile-Moreau, un collège classique pour filles tenu par les Sœurs de Sainte-Croix.

J'avais enfin trouvé l'institution où je pouvais m'épanouir. Les Sœurs de Sainte-Croix étaient des religieuses ouvertes et stimulantes. Sœur Saint-Jean-Raoul, avec beaucoup de dévouement, me prit sous son aile et me permit de rattraper le retard que j'avais accumulé en mathématiques en perdant mon temps à tricoter. En travaillant d'arrache-pied, j'ai réussi

à faire en un an le programme de trois années d'algèbre. Je ne figurais plus parmi les premières, mais je m'étais remise à niveau et j'avais compris pour toujours que le travail ardu et la persévérance paient, en fin de compte.

Je garde un excellent souvenir de mes années passées à Basile-Moreau. Devenue ministre, je me suis montrée sensible aux requêtes des religieuses, des femmes qui ont énormément contribué à la société québécoise. Je suis notamment intervenue à l'Assemblée nationale en faveur des Sœurs du Bon-Pasteur, victimes d'escroquerie dans l'affaire du Marché central.

Quelques professeures laïques ont également beaucoup compté dans mon parcours scolaire. Je pense principalement à Mme Joly, une enseignante que j'ai eue à la fin du primaire, lorsque nous habitions à Saint-Eustache-sur-le-Lac. À force de bonté, elle réussissait à venir à bout de mon caractère indiscipliné. Je pourrais qualifier de « cas problème » l'élève que j'étais à cet âge. Je ne tenais pas sur ma chaise, je répondais à la place des autres, ce qui dérangeait toute la classe, évidemment. Mme Joly avait compris qu'il fallait me tenir occupée et s'organisait pour me donner des travaux supplémentaires et me confier des responsabilités dans lesquelles je pouvais canaliser mon énergie débordante. Je l'ai revue à l'occasion d'une visite officielle que j'ai faite à Saint-Eustache. Elle avait conservé des photos et des cahiers de ses anciennes élèves et m'a montré l'un des miens. Elle suivait ma carrière politique avec grand intérêt, très fière qu'une de ses élèves soit devenue ministre des Finances.

Pour Mme Joly comme pour toutes les enseignantes exceptionnelles qui ont su comprendre la fillette que j'étais et lui donner ce dont elle avait besoin pour se développer, j'éprouve énormément de reconnaissance. Je n'hésite pas à dire que je leur dois ma carrière.

\*

J'ai également dû me montrer opiniâtre lorsque j'ai voulu faire mon doctorat à McGill, après avoir obtenu mon

diplôme de baccalauréat de cette université. Dans les années où j'ai fait ma demande d'inscription, McGill avait pour principe de refuser l'accès au doctorat à ses étudiants, jugeant fructueuse l'exposition à d'autres contextes universitaires. Je connaissais ce règlement, louable en soi. Mais étant alors mariée et mère de deux jeunes enfants, il m'aurait été difficile de m'expatrier. De plus, je voulais faire ma thèse sous la supervision du Dr Ernest Poser, un éminent psychologue béhavioriste qui enseignait à McGill.

J'ai donc fait ma demande malgré tout. Puis j'ai entrepris de convaincre l'administration de l'université : j'ai frappé aux portes du doyen, du recteur et du vice-recteur. Ils restaient insensibles à mes arguments. Je revenais donc les voir et j'insistais. J'ai fini par les convaincre et j'ai été admise ! À partir de ce moment-là, *Never Take No For An Answer* est devenu ma devise.

**DANS CETTE AUTOBIOGRAPHIE**, écrite avec l'auteure Brigitte Pilote, celle que le public aura connue comme la Dame de fer du gouvernement Charest laisse tomber l'armure pour offrir le récit des épisodes fondateurs de sa vie, avec la sérénité d'une femme qui n'a plus rien à prouver. Monique Jérôme-Forget a été la seule élue québécoise, outre Jacques Parizeau, à cumuler les fonctions de présidente du Conseil du trésor et de ministre des Finances. Elle qualifie sa décennie en politique (1998-2009) de « plus belle période de sa carrière » et se remémore avec humour ses premiers pas maladroits de parlementaire, avant d'avoir assumé son propre style et son franc-parler, jugé parfois brutal par certains journalistes mais apprécié des citoyens.

Par son témoignage, Monique Jérôme-Forget, féministe de la première heure, incite les jeunes femmes à croire en elles et à occuper les postes qui leur donneront les moyens de changer le monde.



*Après avoir été rédactrice, chercheuse et auteure dans le domaine de la production télévisuelle, Brigitte Pilote se consacre désormais à l'écriture. Son premier roman, Mémoires d'une enfant manquée, est paru chez Stanké en 2012. Le suivant, Motel Lorraine, a été publié en 2013 et a obtenu le Grand Prix du jury de la littérature en Montérégie en 2014. Avec Monique Jérôme-Forget, Brigitte Pilote signe son premier ouvrage biographique.*